

◆ Notes de lecture

Endelstein, Lucine (Éd.)

Fath, Sébastien (Éd.)

Mathieu, Séverine (Éd.)

Dieu change en ville. Religion, espace, immigration. – Paris : L'Harmattan, 2010. – 222 p.
ISBN : 978-229644-878-0

Issu d'un colloque pluridisciplinaire, le livre *Dieu change en ville* renouvelle le regard sur la vie religieuse dans les grandes agglomérations. S'appuyant sur des observations effectuées dans plusieurs pays, Suisse, Italie, Canada, Nouvelle-Zélande et dans divers quartiers de Paris, les auteurs contestent l'image traditionnelle d'un déclin de la religion dans le cadre urbain. Ils montrent au contraire que l'immigration a entraîné une régénération du divin, une différenciation des cultes, une recomposition du territoire.

Le premier trait frappant réside dans le pluralisme des formes de la vie religieuse en ville. À côté des cultes anciens, déjà installés et généralement en perte de vitesse, apparaissent des groupes nouveaux et nombreux, évangéliques, charismatiques, bouddhiques, hindouistes, sikhs, caodaïstes, etc. Le protestantisme se fragmente encore plus. Des synagogues indépendantes s'installent à côté de celles qui dépendent du consistoire. Certains étrangers changent de religion car les cultes immigrés font souvent preuve de prosélytisme. Les jeunes groupes sont discrets ou, au contraire, très visibles par l'appropriation de l'espace. De véritables quartiers marqués par une religion dominante se constituent parfois. Certaines communautés, installées dans un quartier précis, rassemblent des fidèles habitant fort loin : les possibilités de déplacement en ville favorisent cette dispersion et une dynamique de réseau.

L'identité se trouve au centre de l'effervescence religieuse observée en ville. Les immigrés se signalent généralement par une pratique supérieure à celle des autochtones. Le regroupement culturel permet d'encadrer les jeunes, de maintenir les traditions et la cohésion par la solidarité et la sociabilité. Le lieu de culte offre de nombreuses activités extra-religieuses et rend des services. Les centres bouddhistes peuvent se muer en banques alimentaires, en structures de soutien scolaire et d'activités culturelles. Pour les Polynésiens de Nouvelle-Zélande, les paroisses protestantes sont des reproductions des villages d'où viennent les fidèles. Cependant l'identité n'apparaît pas toujours figée. Certaines Églises afro-caribéennes de Paris retournent la méfiance et le mépris qu'elles inspirent parfois, affichent leur sentiment de guérison sociale et physique apporté à leurs membres et de victoire psychologique, professionnelle, financière. Les immigrés, arrivés en élèves des missionnaires européens, pensent souvent remplir une mission exaltante : évangéliser l'Europe qui s'éloigne de Dieu. Les Assyro-Chaldéens de Sarcelles, partis d'un fort repli communautaire, entrent dans la modernité et participent activement à la vie de la cité.

Les nouvelles sensibilités religieuses introduites dans le milieu urbain posent des questions aux autorités locales. La ville de Lausanne a créé un service spécialisé chargé de l'intégration et prenant en compte la dimension religieuse. Dans certains pays les Églises sont reconnues comme acteurs sociaux. Terme de l'évolution, certains autochtones se mettent en question au contact des cultes immigrés et se considèrent comme des pèlerins en recherche. Les sociologues catholiques européens ont souvent vu leurs compa-

triotés urbanisés comme de véritables migrants, déracinés, loin du milieu rural traditionnel, obligés à de longs déplacements entre leur domicile et leur lieu de travail, plongés dans un monde de diversité culturelle et de constante mobilité sociale.

Ainsi le livre pose des questions multiples et passionnantes. Les réponses se révèlent parfois juste esquissées et réduites à une typologie. Mais, le plus souvent, elles apparaissent solidement argumentées et appuyées sur de riches observations de terrain. On peut finalement dire que si *Dieu change en ville*, il change aussi la ville.

Ralph Schor

Département d'Histoire
Université de Nice-Sophia-Antipolis

Tarrius, Alain
Missaoui, Lamia
Qacha, Fatima

Transmigrants et nouveaux étrangers : hospitalités croisées entre jeunes des quartiers enclavés et nouveaux migrants internationaux. – Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, 2013. – 200 p.
ISBN : 978-2-8107-0238-1

Un nouvel âge des migrations ?

Il a un nom de général romain et un prénom hérité des peuples barbares qui ont envahi l'empire des Césars après des siècles de tensions et de passages aux frontières¹. Cette mixité inscrite sur sa carte d'identité dit déjà l'essentiel sur Alain Tarrius lorsque l'on veut caractériser ses travaux. La rationalité phénoménologique hégélienne l'habite, tout autant que la profusion créatrice d'un Robert Ezra Park

et de ses proches. Si on pousse encore plus loin la métaphore – les Romains sont des faiseurs de routes et l'Europe est fille de la gent barbaresque autant que de ses antiquités gréco-latines dont elle est si fière – on retrouve ce sociologue anthropologue spécialiste des mobilités et des transmigrations, avec toutes les lignes de fuites qu'elles tracent sur la cartographie de nos certitudes nationales déclinantes.

Dans la lignée de l'anthropologie urbaine des pionniers de l'École de Chicago, Tarrius lui aussi sillonne la route, depuis les années 1980, une route où il emboîte le pas d'un nouveau type de migrants, acteurs méconnus de « la mondialisation par le bas » pour reprendre le titre d'un de ses précédents ouvrages², une route d'ici et de là-bas que reconnaissent et transforment les allers et retours permanents de plusieurs centaines de milliers de familiers de l'entre deux, héritiers des colporteurs de jadis et autres contrebandiers transfrontaliers « *se riant des gabelous embusqués dans le froid et la nuit* » (p. 3). Ils sont de multiples origines, hommes ou femmes, au-delà des identités nationales, ethniques, ou socioprofessionnelles, les affaires marchent à la parole donnée, en face à face ou par Skype®, au « nif » et au brassage dans un monde de petits commerçants et d'entrepreneurs sans frontières. Acteurs peu conscients de leur rôle historique : refermer ce qui sera peut-être bientôt la parenthèse de l'ère des nations et du capitalisme industriel, avec leurs verticalités – hiérarchies des pouvoirs, des savoirs, des origines. L'un des plus grands faits des trente dernières années reste celui d'une démultiplication des flux des migrations internationales qui ont accompagné les grands soubresauts de la planète, entre décolonisation et bouleversements économiques. Les recherches d'Alain Tarrius ont suivi le phasage de ce processus et dans cet ouvrage cosigné avec Lamia Missaoui

1 Nous reproduisons ici, avec l'accord d'Alain Tarrius, la préface rédigée par Ahmed Boubeker à l'ouvrage d'Alain Tarrius, Lamia Missaoui et Fatima Qacha, *Transmigrants et nouveaux étrangers : hospitalités croisées entre jeunes des quartiers enclavés et nouveaux migrants internationaux*.

2 Tarrius Alain (2002) *La mondialisation par le bas. Les nouveaux nomades de l'économie souterraine*, Préface de Michel Wieviorka, Paris, Balland, 168 p.

et Fatima Qacha, il dresse un tableau de ses différents terrains concernant en particulier le pourtour euro-méditerranéen, le Moyen-Orient, le Caucase et les Balkans. Il y est question de transmigrants, Maghrébins, Afghans, Kurdes, Géorgiens, Ukrainiens, mais d'autres itinéraires sont croisés, comme ceux des « docteurs Égyptiens » – médecins Syriens, Irakiens et Bulgares – ou encore ceux des « travailleuses du sexe » des Balkans. C'est tout un monde qui se profile, véritable vivier pour la recherche empirique : nouveaux problèmes, nouveaux objets, nouvelles approches, nouveaux terrains où il s'agit d'avoir l'esprit d'aventure et de faire preuve d'« imagination sociologique » au sens de Wright Mills³. Un défi relevé par Tarrus et son équipe, lequel a toujours préféré le hasard des échanges sur la route aux débats feutrés du cénacle académique. Bon nombre de ceux qui l'ont invité à colloque s'en souviennent : « *Désolé, votre programmation est trop précoce : j'ai un accompagnement de Baloutches entre Trabzon, Poti, Odessa et Burgas. J'en ai été informé il y a deux jours* ». Un hasard qu'il a su d'ailleurs limiter tel un transmigrant de la recherche qui entretient un micro réseau social à l'image de celui de ses interlocuteurs pour mobiliser des contacts et se faire reconnaître d'un terrain à l'autre. Il se saisit ainsi du fait probablement le plus déterminant des transformations sociales et économiques contemporaines – imputable aux migrants internationaux pauvres qui entrent comme acteurs dans des échanges planétaires –, *l'horizontalisation des échanges et des réseaux qui les supportent, des lieux-étapes, épures presque parfaites du libéralisme exigé par la globalisation*. La méthodologie se réclame d'un paradigme de la mobilité et les auteur(e)s de l'ouvrage

insistent sur la temporalité des rencontres, des interactions et des échanges, sur les rythmes propres aux sociabilités de ce monde de transmigrants entre distances et proximités, sur le primat des temps sociaux sur celui – qui irait de soi – de l'espace. Déjà au début des années 1990, Alain Tarrus avait développé la notion de « territoires circulatoires » qui en se superposant aux évolutions et aux modes de vie urbains, délocalisent une fonction économique et sociale qui donne une tout autre dimension aux territoires des étrangers dans la ville⁴. La figure du migrant renvoie dans ce mode d'exploration à un enchevêtrement des territoires, matériels et virtuels, à des espaces choisis, utilisés et recomposés selon de multiples temporalités. Cette approche pionnière s'est aussitôt orientée vers une nouvelle lecture de la ville où le migrant peut enfin se libérer de sa défroque de créature captive des lieux communs officiels et de leurs hiérarchies identitaires, pour apparaître, tel qu'en lui-même enfin, dans ses rôles et pratiques sociales multiples : dans sa capacité de composer et habiter les « entre deux » – étapes, nations, sociétés, etc.

Ces circulations prennent une autre dimension à travers de vastes couloirs territoriaux et de nouvelles configurations transfrontalières qui participent aujourd'hui d'une histoire globale. La globalisation transforme en profondeur nos sociétés dans leur organisation traditionnelle comme dans leurs modes de vie et de penser. Les pays européens ont du mal à se situer relativement à une différence qui leur est devenue consubstantielle. Ce sont plus largement les ruptures postcoloniales qui interrogent notre modernité qui a du mal à se conjuguer au pluriel. À dépasser ses schématisations historiques référentielles : grands événements, grands hommes, grands lieux de la construction idéologique nationale. Entre l'ici et le

3 Pour les méthodes on lira, Tripier Pierre (1998) Préface. Une sociologie pragmatique, in William I. Thomas et Florian Znaniecki, *Le paysan polonais en Europe et en Amérique. Récit de vie d'un migrant*, Paris, Nathan, 446 p. ; Schwartz Olivier (1993) Postface. L'empirisme irréductible, in Nels Anderson, *Le Hobo, sociologie du sans-abri*, Paris, Nathan, 319 p.

4 Tarrus Alain (1992) *Les Fourmis d'Europe. Migrants riches, migrants pauvres et nouvelles villes internationales*, Paris, L'Harmattan, 208 p.

là-bas, le centre et la périphérie, les vieux clivages sont mis à mal par ces milliers de personnes qui passent, qui traversent sans que nous les voyons, incapables que nous sommes de les catégoriser dans nos sociétés bourgeoises de la fixité nationale. Car l'enjeu est de renverser les perspectives, mettre fin au « binarisme » qui depuis toujours oriente, sous couvert d'universel, le regard eurocentré de la domination occidentale. De la philosophie à l'anthropologie, toute une lignée des *postcolonial studies* – encore méconnues en France, sans doute du fait d'un « chauvinisme de l'universel » selon la formule de Pierre Bourdieu – souligne que cet ethnocentrisme fonctionne selon un mode binaire de représentation, une ligne de naturalisation de la différence entre « nous et les autres ». Nous, les citoyens reconnus assimilés à une généalogie blanche, contre les autres, les colonisés, les sous développés, les étrangers et autres métèques. Et pourtant Alain Tarrus nous montre, recherche après recherche, comment ils transforment nos destins, situés qu'ils sont dans une topique de la troisième dimension, souterraine, cachée, peu visible encore, de ce que nous dénommons les dialectiques du changement, à la façon hégélienne ou simmelienne⁵. L'anthropologie transnationale d'Arjun Appadurai⁶, insiste sur la dimension diasporique des nouvelles cultures des migrants, sur une capacité à réinventer des collectifs à distance dans le grand maelström de la mondialisation. Dans cette perspective, les frontières interethniques, loin d'être des barrières protectrices d'identités préalablement définies de manière close, sont le lieu de construction d'identités nouvelles. Une culture diasporique donc, fondée sur des phénomènes

d'hybridation que les travaux de l'équipe de Tarrus illustrent à travers des expériences très concrètes. N'en déplaise à certains esprits chagrins refusant de porter le deuil de la vieille frontière coloniale, dans un monde voué aux flux de la mondialisation les nouvelles frontières de la différence sont transnationales et elles traduisent ce que Marshall Sahlins appelle une « *indigénisation de la modernité* »⁷.

Mais Alain Tarrus n'a pas attendu la vogue anglo-saxonne des *postcolonial studies*, il avait déjà publié plusieurs ouvrages sur ces questions en privilégiant, soit dit en passant, la dimension économique – n'oublions pas que l'origine de toute migration est la quête du pain – plutôt que la dimension culturelle⁸. Dans ce dernier livre, comme son titre l'indique, son équipe tente de faire le lien entre une histoire globale de la transmigration et l'histoire locale des banlieues françaises. Je me souviens qu'il y a déjà une quinzaine d'années, au cours d'un séminaire, quelqu'un avait objecté à Tarrus que ses figures de passeurs de frontières restaient très minoritaires dans l'immigration. Tous les immigrés après tout ne sont pas des commerçants, ni même des forains, des vendeurs à la sauvette, des marchands de tapis ou des dealers saute-frontières. Certes. Mais force est de constater aujourd'hui que le chercheur toulousain voyait plus loin que les horizons restreints de la sociologie française de l'immigration, celle du dedans/dehors, de l'im-/ém-. Il nous disait déjà que le trans- modifiait la donne migratoire. Les chiffres le prouvent – 200 000 transmigrants dans l'hexagone – mais autrement plus significative est la nouvelle connexion entre ces passeurs de frontières et les héritiers de l'immigration laissés pour compte de l'intégration dans leurs cités d'exil. C'est un modèle d'échappée belle hors les murs qui se

5 Tarrus Alain (1995) *Arabes de France dans l'économie mondiale souterraine*, La Tour-d'Aigues, L'aube, 220 p. ; Tarrus Alain et Missaoui Lamia (Collab.) (2000) *Les nouveaux cosmopolitismes. Mobilités, altérités, territoires*, La Tour-d'Aigues, L'Aube, 265 p.

6 Appadurai Arjun (2005) *Après le colonialisme*, Paris, Payot, 333 p.

7 Sahlins Marshall (1999) *Les Lumières en anthropologie*, Nanterre, Société d'ethnologie, 40 p.

8 Par exemple, Tarrus Alain (1989) *Anthropologie du mouvement*, Orléans, Paradigme, 185 p.

profile ainsi pour une génération coincée dans un vide de perspectives publiques. Tarrius écrit que nombre de ces jeunes « *s'inscrivent désormais dans une histoire des migrations nouvelle, dont ils attendent le statut de sujet* » (p. 26). Il est vrai que les banlieues de la précarité sociale apparaissent comme les quartiers où les rangs des artisans commerçants ont grossi ces dernières années, au point où leurs taux de croissance sont largement supérieurs au standard national. Reste que ce nouveau salut par le petit commerce et l'entreprise semble quelque peu en décalage avec la tradition officielle du modèle français, comme si le retour de l'acteur de banlieue dans le monde du travail n'était pas celui de l'individu universel du rêve jacobin, mais celui d'un sujet soucieux de son patrimoine d'outre France, jouant de ses multiples appartenances, renouant avec une culture nomade pour construire sa place au soleil. C'est ce mouvement que Tarrius, Missaoui et Qacha abordent dans ce livre.

De toutes ces mutations de la société française, la classe politique et bien des chercheurs qui ne saisissent des transmigrations que des parcelles de changement, ne perçoivent qu'une « *débrouillardise réifiée en marchés aux puces* » (p. 8), les ruses de femmes porteuses de valises, un sensationnalisme de minuscules initiatives, ou plus souvent une montée du communautarisme à l'heure où les références nationales déclinent. Grossière erreur, car au contraire, en intensifiant les mixités, la transmigration amoindrit les clivages ethniques et bouscule les traditions. Le registre multiple des identités sur lesquelles il faut jouer d'une « *région morale* » – au sens d'Ezra Park – à l'autre favorise ainsi le cosmopolitisme. Mer Noire, Italie du Sud, Andalousie de tous les brassages. Ce qui n'empêche pas la rupture radicale avec le modèle de l'insertion républicaine, c'est même l'altérité qui se substituerait à l'identité avec une figure approchée dans

cette recherche, « *l'inconnu familial* »⁹ qui tend à faire référence. Entre les banlieues et la ville globale, un lieu transversal de la différence s'invente dans les écarts à la norme officielle, dans les lignes de fuite pour échapper à la topographie instituée, les échappées belles hors des cadres des politiques publiques – ah ! L'antienne de l'intégration – réduisant le quartier à la case ghetto. Les circulations de personnes, d'informations et de marchandises, les expressions mêlées et les accents multiples favorisent la construction de nouveaux groupements, de nouvelles façons de se situer et voir le monde.

Ainsi se dessinent les voies de traverses d'une mondialisation par le bas, là où les perspectives publiques ne voient que fractures sociales et ethniques : des groupes qui échappent aux destins d'assistés qu'on leur propose, des hommes, des femmes qui glissent hors des cartes officielles du quartier ghetto des clichés publics. Entre le monde, la France, la ville et les quartiers, ces territoires d'un nouveau cosmopolitisme relient les parcours de l'exil en réseaux à travers lesquels circulent des hommes, des idées ou des biens matériels et symboliques. On redécouvre ainsi avec Tarrius une perspective de la ville qui fait richesse de sa capacité à agencer de l'activité et des groupes, à jouer sur des hybridations et des rencontres qui sont au fondement du phénomène urbain comme mode de vie et de la constitution de l'espace public.

Cette capacité des transmigrants à se déplacer librement remet ainsi en cause un ordonnancement républicain de l'espace et de ses frontières. Il faut repenser la frontière nous disent Tarrius et Missaoui, frontières nationales, frontières des réseaux, frontières des ghettos,

9 La paternité de cette figure, qu'entrevoit sans la nommer Tarrius, revient à Hervé Paris qui l'avait présentée dans une recherche que nous avons menée pour la Mission du patrimoine du ministère de la Culture, *Les qualités civiles des espaces intermédiaires*, Cité publique, 2004.

nouvelles frontières continentales. Abdelmalek Sayad avait souligné en son temps qu'il était nécessaire de développer une sociologie de l'émigration-immigration pour comprendre les parcours migrants et ne pas les limiter à la seule perspective du pays d'accueil. Alain Tarrus et Lamia Missaoui rajoutent une troisième dimension, la transmigration, qui délocalise la question de l'étranger du contexte strictement national pour une valorisation de ses passages : non plus dans une double absence, ni d'ici ni de là-bas, mais à la fois d'ici et de là-bas et de l'entre deux. Mais ils ne s'arrêtent pas là : ils vont même jusqu'à suggérer que l'invention de la citoyenneté européenne passerait par le devenir transmigrant de tout un chacun, auquel il s'agirait bien entendu d'associer « les forces imaginantes du droit » pour

reprandre le titre d'un ouvrage de Mireille Delmas Marty. Il est vrai que les États nations européens qui ont tant de mal à gérer leur propre diversité communautaire auraient beaucoup à apprendre du cosmopolitisme transmigrant, de sa capacité à élargir *la force du lien fort* pour passer les frontières. « *Peut-on penser, écrit Tarrus, à des identités continentales, supranationales, européennes par exemple, qui réconcilieraient le trans- avec la citoyenneté ?* » (p. 172). Tout un programme de recherche ! Mais après tout, et pour finir avec la métaphore romaine, l'Europe n'est-elle pas héritière du droit romain et de l'esprit de liberté des hordes barbares ?

Ahmed Boubeker

Professeur, Université de Saint-Étienne
Centre Max Weber